

Prix de la Nouvelle de la Ville du Mans

Créé en 1978 par Madame Paulette HOUDYER

RÈGLEMENT

Organisateur : Association pour le Prix de la Nouvelle de la Ville du Mans.

Genre : nouvelle inédite.

Thème : La peur. Toute nouvelle ne répondant pas au sujet ne sera pas retenue.

Modalités de participation : Les manuscrits, maximum dix pages avec double interligne, écrits en police Arial 12 et agrafés, doivent parvenir en 5 exemplaires. Les manuscrits ne seront pas retournés. Aucun manuscrit par mail ne sera accepté.

Les manuscrits doivent être anonymes. Ils doivent être rédigés en français quel que soit le pays d'origine.

Joindre une fiche de renseignements indiquant les nom, prénom, adresse, numéro de téléphone, adresse mail du candidat, une enveloppe timbrée à l'adresse du candidat et les frais d'inscription de 8 €. (Par chèque libellé à l'ordre de l'Association pour le Prix de la Nouvelle de la Ville du Mans.) Les candidats résidant à l'étranger peuvent utiliser le code IBAN de l'association qui, à leur demande, leur sera communiqué par mail.

Date limite de participation : Les manuscrits doivent parvenir à l'adresse ci-dessous avant le **15 juin 2012**.

Prix de la Nouvelle de la Ville du Mans
Fédération des Associations Laiques de la Sarthe
18, rue Béranger - 72 000 Le Mans

Les candidats seront informés du Prix à l'issue de la réunion du jury désignant les lauréats début octobre.

Le prix sera remis au cours de la manifestation de « *La vingt cinquième heure du Livre* », le deuxième dimanche d'octobre 2012.

Nature des prix :

1^{er} prix : un chèque d'un montant de 300€

2^{ème} prix : un chèque d'un montant de 200€

3^{ème} prix : un chèque d'un montant de 100€

Pour tous renseignements complémentaires : many@wanadoo.fr

Association pour le Prix de la Nouvelle de la Ville du Mans

Fédération des Associations laïques de la Sarthe 18, rue Béranger. 72 000 Le Mans

Les lauréats 2011

1^{er} prix : Eric Gohier de Frontignan pour sa nouvelle ***Caniger*** (lire ci-après).

2^e prix : Jean-Pierre Gavini de Seine-et-Marne pour sa nouvelle ***Piégé !***

3^e prix : Marieke Joumier de Nevers pour sa nouvelle ***Des nouvelles d'Anatole.***

Caniger

Dans nos campagnes, que d'aucuns, souvent un rien condescendants, qualifient de profondes, vivent des hommes et des femmes dans une marginalité proche de l'ermitage. Certains y sont contraints par les aléas de l'existence; pour d'autres, ce dénuement relève d'une volonté.

Maxime, le vieux Maxime, revendiquait cette différence..

Parmi ceux qui croisaient sa route, peu se souciaient de savoir d'où il tirait les moyens de sa subsistance. Subtil amalgame de débrouillardise et de petites tâches diverses et variées au gré de la saison.

Quelques cueillettes, du jardinage, un peu de pêche. Et un soupçon de braconnage.

En plus de cette existence jugée hors normes, le vieux Maxime, bien qu'il n'ait pas atteint un âge aussi vénérable que le laissait présumer sa longue chevelure blanche, vivait seul. Se faisait seul.

Et ne recherchait d'autre compagnie que celle de son chien.

Il citait d'ailleurs cette maxime de Chamfort : « Celui qui à quarante ans n'est pas devenu misanthrope n'a jamais aimé les hommes ». Et d'expliquer que la misanthropie n'était pas la haine de l'Homme mais le peu de foi à lui accorder. Il s'attachait à considérer les humains avec la fraternité obligée envers les autres sujets de son espèce. Par le caractère nécessaire du travail aussi. Il côtoyait ses semblables, croisait leur chemin de sa démarche lente et assurée, sanglé hiver comme été d'un long manteau noir, évident mariage de son regard mélancolique.

Original, bourru, solitaire, dingue. Tels étaient les qualificatifs qui revenaient le plus souvent à son sujet. A voix haute. Tandis qu'en pensée et à demi-mots, certains se persuadaient que sous l'écorce volontairement discrète et taciturne du vieux Maxime se cachait l'âme infernale d'un jeteur de sorts dont il fallait à tout prix se préserver. Et qui d'avancer le souvenir d'une vache morte parce qu'il l'avait de trop près regardée, d'une femme soudain tombée malade après avoir croisé sa route, de récoltes perdues par un fermier lui ayant refusé le passage sur ses terres.

Sentiments irrationnels. Sempiternelle crainte de celui qui décide de vivre autrement. Qui se marginalise du troupeau.

D'aucuns avançaient en lui une ancienne blessure jamais cicatrisée. D'où cet air triste et le lugubre de sa mise.

Il n'en était rien. Né sous des cieux plus favorables, peut-être lui aurait-on reconnu des talents de philosophe. D'autant que si l'on en savait peu sur son enfance, on le prétendait enfant de l'assistance ou orphelin de guerre, le fait qu'il s'entretienne parfois en latin avec le curé suffisait à prouver ses capacités intellectuelles supérieures à celles du commun des mortels tout en entretenant le caractère occulte du personnage.

S'il aimait rire et sourire autant qu'un autre, un mélange de pudeur et de timidité, sa vraie nature, l'empêchait de l'afficher. Aucune déchirure ne lui lésait l'esprit et il considérait, aux rares instants où il y songeait, que son existence présentait à bien des égards autant d'intérêt

que celle si souvent financièrement tourmentée de ses contemporains.

Il prisait plus la compagnie de son chien que celle des hommes. Pas de quoi en faire un plat. Ni écrire une thèse. Il n'attendait rien des autres et savait n'être jamais déçu en agissant ainsi. Et il ne souhaitait pas se rendre attachant par crainte de finir lui-même attaché. Son existence lui convenait. Et la compagnie de son chien.

Cette bête, liée à ses basques depuis quelques années, était le seul être vivant pour lequel le vieux Maxime ne se montrait guère avare en tendresse. L'amour, seul mot acceptable, qu'il lui portait compensait celui qu'il souffrait à ressentir pour les hommes. Il savait être remboursé au centuple de tout ce qu'il lui avancerait et cela suffisait à son bonheur.

Ces deux là s'étaient trouvés et se comblaient de leur mutuelle compagnie.

Ce corniaud, énigmatique croisement de ratier et de griffon, pelage noir et dru, museau allongé, possédait un sens inconnu au monde des chiens, un sens plus important que l'ouïe et l'odorat réunis : le sens du vieux Maxime.

Doté de ce que l'on pouvait sans vergogne qualifier d'une intelligence supérieure à la moyenne de la gent canine, ce chien répondait au nom de Caniger, contraction latine de « cane » et « niger », le chien noir. Le fait d'avoir ainsi nommé son chien suffisait à prouver aux autres villageois le caractère étrange du vieux Maxime. Comme s'il n'y avait pas assez de prénoms dans le calendrier!

Caniger comprenait plus de mots et leur signification que la majorité des chiens. En plus de ces qualités, cette bête présentait la merveilleuse capacité de savoir dénicher au pied des chênes truffiers les noires tubercules qu'elle allait ensuite vendre au marché avec son maître. A mobylette.

Car Caniger possédait son siège attitré sur l'antique bleue de son maître. Logé au creux d'une caisse à savons solidement arrimée sur le garde-boue avant, au confort amélioré par l'ajout d'une vieille couverture rêche, le chien, les oreilles offertes au vent de la toute relative vitesse, jouissait du plaisir simple de son rôle de vigie.

Ils allaient rarement l'un sans l'autre pour le plus grand bonheur des enfants qui s'émerveillaient à la vue de ce curieux équipage. Et, lorsque le vieux Maxime ne pouvait faire suivre son compagnon, il eût été bien difficile de déterminer lequel des deux en concevait le plus de dépit et de tristesse. Ainsi vivait Maxime, heureux du sort qu'il se réservait. Et peu lui importait qu'on le plaignît, que l'on se rie de lui ou qu'on le craigne. Quant aux pouvoirs occultes qu'on lui prêtait, il jugeait plus intelligent de ne pas y accorder d'attention ni d'en prendre ombrage.

L'ambition et l'envie ne l'avaient jamais habité et si ses concitoyens jugeaient son mode de vie et son logis à la limite de l'indigence il se bornait à les plaindre de ne pas savoir aborder l'existence sous cet angle que lui percevait moins obtus. Quant à la sorcellerie, si ça les amusait... !

Lorsqu'il ouvrit sa porte, ce matin-là, une bonne heure avant que l'aube nettoie la nuit, le vieux Maxime eut confirmation de la nouvelle que lui avait chuchoté son genou arthritique la veille au soir. Une brume épaisse et cauteleuse ensevelissait le paysage sous un filet aux mailles resserrées de fines gouttelettes en suspension.

Ce ne serait pas un jour idéal. Tant pis. On ne revenait pas sur ce qui était programmé. Lorsqu'un étang doit être péché, il l'est quel que soit le temps. Il avait souvenance d'années où il avait gelé profond, neigé même.

Il huma l'air froid de la nuit. Chercha dans les effluves nocturnes la vérité du temps qu'il ferait. Il sourit alors. Cette opacité ne résisterait pas aux premières heures du jour. Le soleil

saurait percer avant le milieu de la matinée. L'odeur de mucus semblait trop ténue pour que l'humidité l'emportât.

Le chien le bouscula presque pour rentrer. Pisse du matin délivrée, il lui tardait que vienne le moment de sa tartine beurrée de saindoux. Rite aussi immuable que le café de son maître.

L'aube entrouvrait en silence les portes du ciel lorsque le vieux Maxime coupa le moteur de sa mobylette. Son long manteau noir s'était recouvert de perles de givre et s'harmonisait avec la blancheur de sa crinière et de ses sourcils broussailleux.

Impatient, Caniger guettait le signe de son maître. Il bondit hors de sa caisse dès qu'il eût capté l'imperceptible assentiment du menton. Truffe au sol, il partit en chasse d'odeurs insoupçonnables aux hommes.

Maxime le regarda errer quelques instants, s'amusa de ses incessants revirements et des mouvements conjoints des oreilles et de la queue, incompréhensible langage des signes. Puis il ouvrit la sacoche de sa mobylette, en dégagea une paire de cuissardes qu'il enfila maladroitement en s'appuyant sur le guidon pour ne pas se mouiller les pieds.

Sitôt équipé, il ôta son lourd manteau, le plia du mieux qu'il put avant de le ranger dans une des sacoches. Il était désormais prêt à participer à la pêche de l'étang.

Mais en avance bien sûr. Premier rendu sur les lieux. Comme à son habitude. Il tenait en horreur de faire attendre qui que ce soit. Aussi se débrouillait-il toujours pour arriver une demi-heure en avance.

Le ciel au levant cristallisait la brume opalescente sous la faible lumière du jour naissant. Quelques toiles d'épeires, patiemment tissées, décoraient les ajoncs bordant l'étang de délicats napperons de dentelle perlés de fines gouttelettes de givre. Un héron cendré prit son envol maladroit, protestant de sa voix rauque qu'on le troublât à cette heure matutinale.

En attendant que le reste de la troupe l'ait rejoint, le vieux Maxime décida de jeter un œil à l'étang pour juger de l'avancée du vidage. Pour participer chaque année à une bonne dizaine de pêches d'étang, il avait acquis une expérience certaine née de la pratique.

L'imposante vis sans fin qui permet de réguler le niveau d'eau dans l'étang avait été actionnée deux jours auparavant, libérant ainsi un intervalle entre les planches de hêtre, assez large pour permettre à l'eau de s'échapper mais trop étroit pour rendre possible l'évasion des poissons. Quelques uns se débattaient déjà et fouaillaient l'eau de leur queue pour manifester leur colère angoissée.

Les quatre cinquièmes de l'étang s'étaient vidés de leur contenu. Dès que les hommes seraient prêts, ils baieraient un grand filet, lourdement plombé et maintenu en surface par de gros flotteurs en liège, depuis le cul de l'étang jusqu'aux vannes. Une fois tous les poissons emprisonnés dans ce périmètre retreint, hormis les plus retors envasés pour échapper au piège, on les capturerait à l'aide de larges épuisettes afin de les déposer sans traumatisme sur les tables de tri.

Car tous les poissons ne s'embarquaient pas pour un destin fâcheux. Les plus gros finissaient bien sûr à la vente, d'autres iraient empoissonner d'autres lieux tandis que ceux jugés plus frêles retrouveraient les eaux de leur étang sitôt les vannes refermées au terme de la pêche. En attendant ce doux répit, un étang se pêche en moyenne tous les trois ans, ils patienteraient dans de larges cuiviers en plastique, affolés sans doute par le travail précipité des hommes et les bruyantes trépidations des moteurs auxiliaires chargés d'oxygéner les bassins du camion vivier. La pêche était bien avancée. Comme l'avait pressenti le vieux Maxime, le soleil avait peu à peu digéré la brume et, malgré son air pâlot, réchauffait le cœur et le corps des hommes. Une bonne vingtaine en tout. Dont certains avaient tombé la

veste sitôt la brume dissipée.

Carpes, tanches, brochets, gardons, brèmes et autres alourdisaient les épuisettes et exprimaient leur colère en pirouettant sur les tables de tri devenues gluantes de mucus depuis que la pêche avait commencé. Les hommes s'interpellaient gaiement, s'apostrophaient parfois, peinaient en exhalant de lourds panaches de buée, s'extasiaient parfois devant la taille exceptionnelle d'un brochet ou d'une carpe. Haussant la voix pour couvrir les trépidations syncopées des moteurs annexes du camion.

Quatre des six bassins en résine plastique étaient déjà pleins et le filet retenait encore prisonnière la promesse de remplir les deux derniers. La pêche serait bonne. La journée de la même teinte.

Le vieux Maxime ne pouvait que s'en réjouir. En plus du juste fruit de son travail, il repartirait sans doute avec deux ou trois belles pièces qu'il pourrait à sa guise manger ou revendre. Tout en maintenant de ses mains glacées par l'eau le cercle froid de l'épuisette grouillante de poissons, il chercha Caniger des yeux. Ne le vit pas.

Il songea bien un instant à le siffler mais se dit que l'animal, las de suivre les gestes répétitifs de son maître, avait dû s'inventer une quête autrement plus passionnante dans les bois alentour. Il le laissa vivre sa vie. La pêche touchait à son terme. Les rares poissons encore retenus par le filet de nylon passeraient cette fois entre les mailles de celui des hommes. Un petit groupe d'amis du propriétaire venus prêter la main à titre gracieux se consacrait déjà à la dégustation d'une bouteille de vin bouché dont le parfum corsé épousait à merveille le goût riche et épicé d'une terrine de lapin faite maison.

Malgré les exclamations joyeuses et le désormais crispant staccato des moteurs du camion, tous entendirent le soudain coup de feu et l'insupportable hurlement désespéré qui lui fit écho. Et bien que cette plainte déchirante, si pleine de douleur et d'incompréhension, n'ait plané dans l'air que quelques secondes, tous l'entendirent longtemps encore après qu'elle se soit tue.

Le vieux Maxime ressentit un choc si terrible au cœur qu'il crut mourir sur l'instant. Il avait compris. Sans avoir rien vu. Un immense cri muet dans la gorge, il s'élança en direction du bois d'où avait semblé provenir le déchirant lamento dans lequel il avait reconnu la voix de Caniger.

Cinq hommes lui emboîtèrent la course. Sans se presser. Ils appréhendaient du malheur et le vieux Maxime n'avait plus ses jambes de vingt ans. Pour ces hommes, un peu rustres, si un chien représente un agréable compagnon, ce n'est cependant qu'une bête. Jamais ils n'auraient pu comprendre ce qui liait le vieil homme à Caniger. Cela dépassait leur faculté d'entendement.

Les larmes que versait par avance le vieux Maxime attestaient que le sentiment qu'il éprouvait était tout autre. Caniger était plus qu'un chien. C'était un compagnon, un ami, un frère, l'enfant que le destin ne lui avait pas donné.

La pauvre bête ne respirait déjà plus lorsqu'il la découvrit, à une centaine de mètres de l'étang, le corps noyé dans une flaque de sang, la moitié des tripes béant par le trou qu'avait ouvert en son flanc la décharge de chevrotines. Fou de douleur et de rage, il poussa un hurlement aussi bestial que celui entendu un peu plus tôt avant de s'abattre au sol devant la dépouille du chien. Sans se soucier de ce qu'il faisait, il chargea la bête défunte au creux de ses bras tandis que les hommes accourus avec lui contemplaient la scène, émus et gênés. Le vieil homme portait peine.

Et l'entendre marmonner d'incompréhensibles mots à l'adresse de son chien les

bouleversait plus qu'ils ne s'y seraient attendus. Leurs regards, devenus réprobateurs, toisaient Vincent, trente mètres plus loin dans le sous-bois, fusil à la main. Pas même cassé.

Lorsque le vieux Maxime releva enfin la tête, maculée par le sang du chien, les larmes qui noyaient ses yeux ne masquaient pas la colère et la fureur qui l'habitaient. Et, quand le vert délavé de son regard clair se posa sur Vincent, celui-ci crut y lire comme un coup de semonce, l'avertissement de souffrances à naître, de crime à devoir payer. Il devina que son air contrit n'y changerait rien.

Sans lâcher le cadavre de son chien, le vieux Maxime suivi à distance par le petit groupe, marcha en titubant jusqu'à deux pas de Vincent puis s'immobilisa. Il dominait le chasseur d'une bonne tête.

- Pourquoi ?, supplia-t-il d'une voix éraillée, brisée par la peine, mais dans laquelle la rage traçait déjà son chemin à grands coups de serpe.

- Je ne voulais pas Maxime. ... Faut me croire... J'ai cru un sanglier.

- Tu vas me le payer !, hurla soudain le vieux Maxime comme s'il venait à l'instant de rompre la trêve tacite qu'il entretenait depuis des années avec les hommes. Comme si le parallèle de leurs routes venait soudain de s'altérer et que de cette jonction qu'il redoutait tant venait de naître un devenir tragique, inéluctable.

Puisqu'on avait rompu la paix vers laquelle il tendait, il allait devoir faire payer à l'agresseur le prix de sa félonie.

Sur un dernier regard dans lequel brûlait à présent une haine folle pour l'homme en face de lui, un sentiment dont quelques minutes plus tôt il se serait cru incapable, le vieux Maxime fit demi-tour et s'éloigna, les épaules voûtées sous le faix de la douleur et du cadavre serré dans son giron. Il ne voyait ni n'entendait les hommes marchant à son côté. Leurs gestes et leurs paroles de réconfort ne l'atteignaient pas, se brisaient sur les murailles entre lesquelles il venait de s'enfermer. Il avait franchi la frontière dont la raison le tenait jusque-là distant.

Lorsqu'il ressortit de la gendarmerie, quelques heures plus tard, après s'être accordé le temps d'offrir à Caniger une sépulture décente au fond de son potager, le vieux Maxime affichait toute la lassitude et le désespoir qu'il éprouvait à l'égard du monde des hommes.

Malgré ses vêtements maculés de sang qu'il avait conservés à dessein afin de prouver la barbarie dont il s'estimait victime, les gendarmes s'étaient refusés à enregistrer sa plainte. Son chien, avaient-ils prétendu, divaguait en liberté sur une chasse gardée. Se confondait avec un animal sauvage. Simple accident de chasse.

"Rien qu'un chien", avaient-ils conclu en lui conseillant d'oublier tout ça et d'en prendre un autre.

Maxime s'y attendait. Vincent n'était pas un villageois lambda. Cinquante ans bien sonnés. Gros propriétaire terrien. Conseiller municipal. Il n'avait sans doute pas beaucoup eu à forcer pour mettre les gendarmes dans sa poche.

Mais la justice des hommes ne se cantonnait pas aux seuls confins du village. Il allait vite comprendre qu'il ne s'en tirerait pas impunément.

Le vieux Maxime monta dans le car surchauffé, un vilain goût amer dans la bouche. Son long manteau noir figurait le deuil de ses espoirs de justice. L'avocat qu'il venait de consulter, sacrifiant ainsi le peu d'argent qu'il conservait par devers lui, l'avait dissuadé de poursuivre Vincent devant les tribunaux. Ce serait peine et argent perdus.

Au strict regard de la loi, un animal domestique en liberté en dehors du périmètre de la propriété de son maître, était déclaré errant et par conséquent censé revenu à l'état sauvage.

L'abattre en pleine rue eût naturellement constitué un délit mais là, dans ce cas précis, au milieu d'un bois et en période avérée de chasse...

De précédents jugements avaient établi une irréversible jurisprudence. " Faites le deuil de votre animal, ce sera plus sage", lui avait-il conseillé en se levant afin de signifier le terme de la consultation.

Il ne pouvait s'y résoudre. Abdiquer toute idée de vengeance, absoudre Vincent ? Impossible ! C'eût été faire injure à la mémoire de son compagnon. A son honneur d'homme aussi. Vincent devait payer. Mais de quelle manière ? Lui rendre la pareille ? Allons, ce n'était pas dans sa nature. Trop disproportionné de surcroît. De toute façon, il n'avait jamais possédé d'arme.

S'en prendre à sa famille ? Trop lâche. Et puis, s'il fallait punir tous les proches de tous les coupables, le monde deviendrait vite devenu une vaste prison.

Il désespérait de trouver matière à assouvir sa soif de vengeance, traçant d'incompréhensibles hiéroglyphes sur la vitre embuée du car d'un index tremblant lorsque lui apparut soudain la solution. D'une évidente clarté. Il n'allait rien faire. Rien du tout. Et en silence. Mais face à Vincent. Lui imposer à chaque heure du jour s'il le pouvait sa présence muette et immobile, son visage impénétrable, son regard chargé d'énigmatiques menaces.

On le prenait pour un jeteur de sorts ? Il allait tout faire pour accréditer cette fallacieuse thèse. L'autosuggestion ferait le reste, il en avait la prescience. Il allait rendre Vincent malade de terreur, lui faire perdre le sommeil, le goût du manger et du boire.

Planté sur la route, devant l'entrée de la ferme de Vincent, le vieux Maxime façonnait de ses doigts une malhabile statuette, d'argile. Il s'était rappelé avoir lu à l'orphelinat, lorsqu'il était enfant, un roman dans lequel il était question de tribus aztèques représentant leurs ennemis sous cette forme et leur infligeant à distance mille souffrances en enfonçant de fines aiguilles dans les statuettes là où ils désiraient que souffrent leurs représentants de chair et d'os.

Il avait trouvé la pratique merveilleuse même s'il n'y avait pas cru un seul instant. Pas plus d'ailleurs qu'il n'y croyait aujourd'hui. Mais là n'était pas l'essentiel. Seul importait que Vincent y croit !

L'intéressé regarda par la fenêtre de la cuisine en écartant à peine le rideau. Bon sang ! L'autre cinglé était encore là. Corbeau du diable ! Longue silhouette noire avec son bonnet ridicule assorti au manteau.

Devant chez lui ! Tous les jours ! Depuis plus de dix jours !

De jour. De nuit parfois. Et pas un geste, pas un mot, juste ce regard cruel qui l'épiait. Ces diaboliques yeux verts ! Cela devenait insupportable.

Il relâcha le rideau et se décida à téléphoner à la gendarmerie. Il fallait que cela cesse !

Un quart d'heure plus tard, une 4L bleue de la gendarmerie se rangea à quelques mètres de l'endroit où se tenait le vieux Maxime. Le gendarme au volant était celui là même qui l'avait reçu à la gendarmerie lorsqu'il avait essayé de porter plainte. Il sortit du véhicule et vint à son devant, deux doigts à son képi en guise de salut.

Maxime le fixa de son regard taciturne. Son visage n'exprimait aucun sentiment. Il n'avait pas douté un instant de cette visite.

- Bonjour monsieur Verdier, je peux savoir ce que vous faites là?, lui demanda-t-il en

essayant de marier dans sa voix autorité et compréhension.

- Rien, répondit le vieux Maxime, laconique.

- Alors il faut partir !

- Gendarme, existe-t-il une loi interdisant à un homme de se tenir au bord d'une route ?, l'interrogea-t-il en débitant d'un trait une réplique réfléchie à l'avance.

- Euh... non. Mais tout cela ne rime à rien, ce n'est pas cela qui va vous rendre votre chien !

- Sans aucun doute.

- Mais rendez-vous compte nom d'une pipe ! Vous êtes en train de le rendre fou. Il va finir par sortir. Vous savez qu'il est capable de vous tirer dessus !, s'emporta le gendarme.

Il craignait que la situation ne s'envenime et que l'on s'inquiète en haut lieu du rôle exact joué par la gendarmerie dans cette histoire.

- Je me moque de mourir à présent, répondit le vieux Maxime, très calme. S'il me tue, il ira en prison... et mon chien sera vengé.

- Mais bon sang, il n'a pas fait exprès de le tuer votre chien ! Soyez raisonnable, c'était un accident !

Le vieux Maxime ne se donna même pas la peine de répondre. Il se contenta de hausser les épaules d'un air las comme si ce que venait de dire le gendarme relevait d'une si banale convention que cela ne pouvait l'atteindre.

- Mais qu'attendez-vous à la fin ?

- Si je le savais !

- Et vous comptez rester là longtemps ?

- Dum spiro, spero ! *

- Pardon ? vous n'êtes pas en train de vous moquer de moi au moins !

- Je ne me permettrais pas, je cite juste un proverbe latin.

- Qui signifie... ?

- Tant que je respire... j'espère.

Le gendarme soupira.

- Vous ne voulez vraiment pas bouger de là ?

Puis, face au mutisme buté du vieux Maxime, il ajouta : "Ne venez surtout pas vous plaindre s'il vous arrive quelque chose. On vous aura prévenu !".

Il regagna son véhicule, démarra et s'éloigna en frôlant les pieds du vieux Maxime, toujours figé, noire statue du malheur.

"Vieux fou, bougonna-l-il, il a l'air fin avec sa statuette d'argile ! Ce vieux cinglé a même trouvé moyen de mettre un petit bout de bois en guise de fusil entre les bras de sa statuette pour mieux la faire ressembler à Vincent".

Deux jours avaient passé, froids, humides et silencieux. L'hiver empoignait la campagne d'une main féroce entre ses doigts glacés. Le vieux Maxime montait déjà la garde devant le ferme de Vincent, très tôt en ce samedi matin, lorsqu'il vit celui-ci traverser la cour, carabine de chasse munie d'une lunette à la main. Sans s'en émouvoir outre mesure, il crut que l'heure des explications venait de sonner.

Mais, contre toute attente, Vincent marcha jusqu'à sa camionnette, rangea la carabine sur la banquette arrière puis s'installa au volant. Il ne lui avait pas accordé un seul regard. Pas plus qu'il ne le fit en quittant la ferme.

Maxime songea un instant qu'il pourrait tenter de le suivre à mobylette mais comprit aussitôt qu'il ne fallait pas sombrer dans le ridicule. Il reviendrait plus tard.

Avant que le soleil ne soit levé, il regagna la petite cahute qui lui tenait lieu de maison. Il rangea le vélomoteur dans la cabane à outils et posa sur le rebord de l'étagère encombrée de mille choses inutiles la statuette à l'effigie de Vincent, devenue rigide après qu'il l'ait passée quelques jours auparavant dans le four de son fourneau à bois,

Il ouvrit la fenêtre en grand. Le temps semblait enfin décidé à marquer au beau, le vent du Nord s'était levé, sec et vigoureux. Occasion à ne pas vendanger de dissiper l'humidité du lieu peu propice à la conservation des guirlandes de champignons tendues de cloison à cloison.

La journée s'était étirée. Lente et morne. Le vieux Maxime avait oublié la saveur de l'existence après que Caniger, à son corps défendant, l'ait abandonné à son triste sort. Epuisé par toutes ces veilles auxquelles il s'était astreint dans le froid et l'immobilité, il avait passé tout l'après-midi à dormir dans le vieux fauteuil crapaud placé à côté du fourneau.

Deux grands coups frappés à la porte le tirèrent du sommeil alors que la nuit tirait ses draps sombres sur le ciel.

" Ouvrez Verdier ! C'est la gendarmerie ! "

Hébété, mal réveillé, le vieux Maxime se levait à grand-peine lorsque deux gendarmes en uniforme franchirent le seuil de sa porte.

- Monsieur Verdier ?, lui demanda le plus âgé, un moustachu à l'air rosse.

- Oui, répondit-il, surpris et ulcéré par cette intrusion.

- Où étiez-vous aujourd'hui ?, l'interrogea rudement le second gendarme, prouvant là qu'il n'était pas aussi amène qu'il lui était de prime abord apparu .

- Mais ici, chez moi.

- Vous n'en avez pas bougé ?

- Pas depuis tôt ce matin. Mais pourquoi...?

- Vous pouvez apporter la preuve de ce que vous avancez ?, demanda l'aîné des gendarmes, éludant ainsi sa question.

- Et comment ? Je vis seul !, bougonna-t-il en repensant soudain à son chien.

Maxime ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Que signifiait la présence des gendarmes chez lui ? Que lui voulait-on ? De quoi le soupçonnait-on ? Il était las. Si las.

- Alors, nous allons vous demander de bien vouloir nous suivre, lui intima le second gendarme.

- Mais pour quelle raison ? Que se passe-t-il ? Je n'ai rien fait de mal !

Le plus âgé des gendarmes, d'un bref hochement de tête, fit comprendre à son collègue qu'il était temps de donner une explication.

- Monsieur Descours a disparu. Il n'est pas rentré chez lui depuis ce matin et n'a donné aucun signe de vie,

- Et alors, s'étonna le vieux Maxime. En quoi cela me concerne-t-il ?

Il ne comprenait pas son implication dans le fait qu'on venait de lui rapporter.

- Nous savons par nos collègues d'ici le différend qui vous oppose.

- Mais je vous assure que je n'ai rien à voir avec...

- Ecoutez, le coupa le gendarme, vous aurez tout loisir de vous justifier mais vous devez nous suivre à la gendarmerie.

- Mais...

- Ne discutez pas, c'est inutile. Suivez-nous calmement, ça vaudra mieux pour tout le monde ! Instruct qu'il ne leur ferait pas entendre raison, le vieux Maxime courba l'échiné, accentuant un peu plus la voussure de ses épaules. Vaincu. La neige recouvrait la campagne en ce lundi matin lorsque le fourgon de gendarmerie le raccompagna jusqu'à son domicile. Il était fatigué, laminé par les 36 heures qu'avaient duré sa garde à vue... mais libre.

- Lavé de tout soupçon après la découverte, dimanche en fin de journée, du cadavre de Vincent Descours en plein cœur de la forêt de Morgueil. L'enquête avait conclu à un accident. Un accident stupide. Un accident de chasse.

- Juste à côté du corps du chasseur, gisait celui d'un cerf. Une bête magnifique. Un seize cors. L'autopsie avait révélé que Vincent souffrait d'une double fracture de la cheville. Sans doute avait-il tenté, blessé, de regagner son véhicule lorsqu'il avait croisé dans sa ligne de tir cet animal exceptionnel.

- Au vu de la position des deux corps, les enquêteurs en étaient venus à la conclusion que Vincent n'avait pu s'empêcher de tirer l'animal malgré la blessure dont il souffrait. Mortellement atteint, le cerf l'avait certainement percuté avant de mourir lors de son ultime fuite. Descours avait alors été projeté en arrière, affaibli par sa fracture et incapable d'éviter la charge. La grosse pierre sur laquelle s'était écrasée sa tête avait brisé net les vertèbres cervicales dans l'élan formidable du choc, le tuant sur le coup.

- Le vieux Maxime peinait à analyser toutes ces informations. Ce cerf avait vengé Caniger. Mais qui vengerait le cerf ? Que la vie semblait parfois compliquée ! Heureusement qu'il était plus proche du terme que du commencement !

- La démarche lente, il se dirigea vers la porte d'entrée de sa modeste maison lorsqu'il s'aperçut que la fenêtre de la cabane était restée grande ouverte depuis samedi matin. Il força ses pas à changer de direction.

- Un air glacial balayait le petit apprentis. A l'intérieur, rien ne manquait. Le contraire l'eut surpris. Il referma la fenêtre et s'apprêtait à sortir lorsqu'il chercha, d'un regard machinal, la désormais inutile statuette à l'effigie de Vincent.

- * Elle ne se trouvait plus sur le rebord de l'étagère. Ses yeux fouillèrent le sol de terre battue. Et la découvrirent, cassée, certainement projetée au sol par une saute de vent plus vigoureuse que les autres.

- Le pied s'était brisé en deux endroits et la tête, à peine rattachée au buste, dessinait une curieuse équerre avec le corps.